

JEAN GUEHENNO



1977 : Jean Guehenno, Guy Georges, Mme Herbinière-Lebert, Michel Gevrey.

NOTES ET SOUVENIRS

Nous avons, la semaine passée, évoqué d'une très brève note la longue amitié de Jean Guehenno envers notre organisation.

Elle s'est notamment concrétisée, au fil des ans, par un appui public, très précieux, aux positions du Syndicat national et de fréquents contacts et échanges avec ses responsables.

Parmi ces derniers, nous avons demandé à André Ouliac qui l'a donc bien connu — et à divers titres, — d'évoquer l'homme, l'humaniste, le pédagogue. Il le fait, ci-dessous avec chaleur. Nous publions en outre quelques brefs extraits de lettres de Jean Guehenno au secrétaire général du S.N.I.-P.e.g.c.

Ainsi se traduira notre hommage à l'écrivain disparu.

M.B.

1938

Parce que je suis de la dernière promotion (1938-1961) des Ecoles normales d'instituteurs de la III^e République, on ne sera pas étonné que mes premiers contacts avec Jean Guehenno aient eu lieu par l'hebdomadaire « Vendredi », l'une des rares publications admises avec « Marianne » à pénétrer dans l'établissement.

Chaque semaine, au soir du samedi, qui était loin d'être « chôme », le « rapport » réunissait les trois promotions d'élèves-maîtres autour du « patron » qui commentait la vie de l'école, mais aussi les événements nationaux et mondiaux, faisait un tour d'horizon de la vie culturelle et nous faisait entendre pour terminer (sur un tourne-disques 78 tours !) les plus célèbres ouvrages de la musique classique.

Ne devons nous pas être demain, dans nos villages et hameaux de l'Aude, les représentants du « savoir » et de la « culture »... de cette culture pour laquelle Jean Guehenno, se battait déjà afin qu'elle fût « la chose du monde la plus partagée » ?

Sans doute parce qu'il avait d'étroites attaches familiales dans le petit village de Montolieu, proche de Carcassonne, nous sentions nous plus près de lui alors qu'au sein du groupe des intellectuels anti-fascistes il luttait déjà, pressentant la tourmente pour la liberté et la dignité de l'homme.

Nous étions nourris des encyclopédistes, des philosophes du XVIII^e siècle, mais aussi d'André Gide, Romain Rolland, Jules Romains, nous découvrions Jean Giono et Jean Giraudoux.

Jean Guehenno dans « Vendredi » faisait partie pour nous du même univers intellectuel

4 juin 1973

Cher ami

Je vous remercie de la pensée que vous avez eue de m'envoyer cette étude si importante sur « l'Ecole fondamentale ». J'admire l'effort de réflexion, d'analyse et de synthèse de la part des instituteurs dont elle est le résultat, la passion de notre métier dont elle témoigne. Je l'ai lue, relue, couverte de coups de crayon et je la relirai encore. Je souhaite qu'elle vous aide à sortir de la crise que traverse l'Université.

Ce que j'ai dû constater et vérifier, et avec quelle tristesse, parfois, tout au long de ma carrière de professeur, c'est ce que je ne voulais pas, ce que je ne pouvais pas croire, c'est la profonde inégalité des esprits. Je sais maintenant qu'il faut compter avec elle, et que tout système d'enseignement doit compter avec elle sous peine d'être inefficace, de laisser dans une illusion menteuse sur eux-mêmes les plus faibles et de sacrifier les plus forts, si bien que le monde continuerait d'aller comme il va, dans une médiocrité peut-être heureuse, mais indigne de l'homme, des hommes. Ce n'est que le progrès de l'esprit qui peut assurer le progrès des masses et de la conscience générale.

Nos vœux, nos espérances sont contradictoires. Nous voudrions l'égalité de la culture pour tous et nous voudrions que cette culture soit pour tous la plus haute. La nature même, hélas, le rend impossible. C'est à l'intérieur de cette contradiction que se pose le problème de l'école. Pas d'autres moyens que de trier, d'administrer le nombre et de mener chacun

où était appelé à vivre l'instituteur de l'époque dans la lignée des fondateurs de l'école laïque.

Devenu à la Libération, inspecteur général pour l'Education populaire, ne vint-il pas chercher à l'école annexe de l'E.N. de Carcassonne un instituteur pour devenir inspecteur départemental de la Culture populaire, poste sans lendemain, mais qui avait suscité tant d'espoir pour nous, jeunes débutants, dans l'enthousiasme de la Libération ?

1962

Je devais revoir Jean Guehenno bien des années plus tard, après son élection à l'Académie française. La vie avait passé et sa célébrité était grande. Après sa réception sous la coupole, il réserva sa première conférence d'Académicien à son petit village de Montolieu sous l'égide de l'école et de l'amicale laïque.

La section de l'Aude du S.N.I., la Fédération audoise des œuvres laïques et les instituteurs et institutrices de Montolieu prirent une part active à la manifestation, dans le foyer rural du village nouvellement construit et ainsi inauguré.

Sur le thème « changer la vie » (qu'il avait récemment publié.) Jean Guehenno tint son auditoire sous le charme durant près de deux heures.

Les nombreuses autorités départementales étaient présentes dans la salle où les officiels et les habitants du village étaient mêlés sans aucune préséance et sans que chacun se sente

étranger aux propos du conférencier ou dépassé par leur portée. Le langage était de haute tenue — semblable aux écrits — mais d'une simplicité et d'une clarté exemplaires. Du fils de cordonnier à l'académicien, toujours la même honnêteté intellectuelle, le même respect de la pensée, le même souci passionné de l'homme, de sa dignité, de sa liberté. Toujours cette confiance en la nature humaine qu'il tenait sans aucun doute de sa fréquentation assidue de Jean-Jacques Rousseau... A peine si par instant apparaissait cette ombre de pessimisme qui devait s'épaissir plus tard.

Il parlait de la vie et chacun, préfet ou inspecteur d'académie, maître d'école ou professeur, artisans ou vigneron, vieux ou jeune, y trouvait son compte et suivait merveilleusement une pensée à la fois subtile et puissante à laquelle il accédait de plain-pied.

Je fus de ceux, peu nombreux, qui restèrent pour une réunion plus intime que Jean Guehenno avait voulue non dans la grande salle de la mairie, mais dans une salle de classe de la modeste école communale.

Comme aux soirs des cours d'adultes d'autrefois, le nouvel académicien nous redit, à bâtons rompus, au gré de la conversation, au hasard de questions et de réponses, sa foi en l'école pour donner à tous et à chacun ce qu'il sont en droit d'attendre de la vie.

Le rationnaliste, l'agnostique... le « laïque » enfin au plein sens du terme fit preuve d'une passion, d'une soif de dignité, de liberté et de bonheur où, pour ma part, je n'ai jamais cessé, avec bien d'autres, de me retrouver.

Il était homme de progrès, d'évolution... de « changement » dirait-on aujourd'hui, mais en même temps fidèle à des valeurs permanentes

qu'il convenait de respecter parce qu'elles font partie des conquêtes de l'homme sur lui-même.

Il nous le répéta ce soir-là, l'instituteur était, pour lui, comme pour Jean Rostand, celui par qui passait « la plus grande masse de possible », et à ce titre, l'avenir dépendait pour une large part du bon accomplissement de sa mission. Notre présence dans cette petite école primaire de Montolieu prenait tout son sens...

1973

Jean Guehenno faisait partie du jury chargé de décerner le Prix de l'Institut de la vie, aux côtés de quelques autres grands penseurs (André Chanson, Miguel de Asturiaz, etc.) James Marangé pour la F.E.N. et moi pour le S.N.I. étions également membres de ce jury avec Denis Forestier pour la M.G.E.N. qui joue un rôle déterminant dans la bonne marche de cet Institut.

En 1973, le prix fut décerné à Jean Piaget qu'avec Guy Georges et Jacques Pommatau nous avions rencontré à Genève au moment de la mise au point de notre projet de l'Ecole fondamentale.

Au cours du repas qui devait décider du choix du lauréat, chacun des convives devait donner son appréciation et son jugement sur celui qui était pressenti. Lorsque vint mon tour, j'avouai mes scrupules, ceux d'un instituteur formé dans une E.N. où Piaget était étudié et respecté... En quelque sorte l'humilité du disciple ou du novice vis-à-vis du maître !

Le tour de table terminé et le vote acquis, nous nous retrouvâmes à bavarder avant de nous séparer... Jean Guehenno me rappela la conférence de Montolieu et la réunion qui suivit dans l'Ecole communale. Le penseur ne serait rien, me dit-il en substance, si des hommes et des femmes dans des milliers de nos petites écoles de villages et de hameaux n'avaient pour tâche de faire entrer dans les faits, au jour le jour, dans la grisaille du quotidien, le résultat de recherches psychologiques, pédagogiques, médicales... fussent-elles de génie.

Chacun à sa place doit jouer son rôle et être fier de le tenir.

1978

Je l'ai revu et lui ai serré la main pour la dernière fois en janvier 1978 lors des obsèques de notre camarade Denis Forestier. Il y assistait, perdu dans la foule, quasi incognito, marqué par la fatigue et la souffrance ; mais il avait tenu à cette présence non pour sacrifier à un rite, une coutume ou simplement à l'amitié, mais parce que Denis avait été pour lui, comme pour nous tous, le symbole de ce que pouvait devenir et réaliser un instituteur directement concerné par la réalité quotidienne, au service de l'espérance des hommes.

Modeste et effacé, il voulait — ici encore — témoigner de son idéal et de sa foi.

Car... « cet agnostique était un homme de foi » a-t-on lu fréquemment dans la presse, ces derniers jours.

N'est-ce pas le plus bel hommage rendu à cette conception de la laïcité qui est nôtre et que nous partageons avec certains des plus grands esprits de ce temps.

Tels sont les quelques souvenirs et réflexions qui me sont venus au soir de la disparition de Jean Guehenno en ce premier jour de l'automne. Je les livre à mes camarades, à titre de témoignage...

André Oullac

Extraits de lettres au secrétaire général du S.N.I. - P.e.g.c.

aussi bien qu'il peut aller, pour le bonheur, l'honneur, le service de tous, des masses, pour le progrès de la conscience générale, de laisser se faire la sélection inévitable, bien mieux de la favoriser en veillant à ce qu'elle soit aussi juste qu'il est possible, et conforme aux talents, au mérite, au travail de chacun, pour que la société elle-même soit juste et que chaque individu, en elle, soit tout ce qu'il peut être et rende tous les services qu'il faut rendre.

Tels, me semble-t-il, devraient être les fondements de l'Ecole fondamentale. Ce n'est pas la politique qui doit régler l'éducation. C'est l'éducation et les progrès de l'éducation qui doivent commander la politique et le progrès.

Après cela, je n'ai pas besoin de vous dire que, pour moi, tous les maîtres d'enseignement sont chargés de la même et seule mission et je ne distingue pas entre eux.

Quand j'étais inspecteur (métier qui ne me plaisait guère tandis que j'avais adoré mon métier de prof de Khâgne) je me réjouissais chaque fois que je rencontrais dans une 6^e ou une 5^e ou une 4^e un instituteur et j'ai souvent admiré la rigueur et la simplicité de son enseignement. Le Syndicat devrait bien travailler à supprimer les « catégories ». Leurs querelles sont fâcheuses.

Pardonnez-moi cette trop longue lettre. Qu'elle vous soit le témoignage de l'intérêt passionné avec lequel j'ai lu votre livre et du profond désir que j'ai que l'Ecole redevienne l'Ecole, et aussi de ma vraie sympathie.

Jean GUEHENNO

Académie française

Le 3 novembre 1976

Cher ami

Je vous remercie de la pensée que vous avez eue de m'envoyer ce livre de Madame Marie-Madeleine Leloup sur son métier d'institutrice. Je l'ai lu avec un grand plaisir et aussi votre belle préface, j'ai été particulièrement touché par le rappel que vous avez cru devoir faire de ces lignes écrites autrefois et que je signerais aujourd'hui avec le même cœur et la même confiance. Oui, je crois toujours que ce métier d'instituteur est un admirable métier et qu'il n'en est sans doute pas de plus important, de plus efficace dans la vie d'un peuple.

« Tout commence dans une salle de classe » a dit je ne sais plus quel candidat à la présidence des Etat-Unis. C'est, je crois, Adlai Stevenson. Ce n'est pas rien d'avoir la charge de ce commandement. J'avais bien des raisons d'être ému en lisant ce livre et votre préface.

Merci. Et veuillez croire à mon bien cordial et sympathique souvenir.

Jean GUEHENNO